

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

ABONNEMENTS
Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard et Basses-Alpes..... 5 fr. 9 fr. 17 fr.
Autres départements et l'Algérie..... 6 fr. 12 fr. 24 fr.
Étranger (Union postale)..... 9 fr. 17 fr. 30 fr.
Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont remis à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

N°13.711 - TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE - VENDREDI 24 AOUT 1914
LE NUMÉRO 5 CENTIMES
75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES
Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. - Réclames : 2.75 - Faits divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale.

LA GUERRE

L'avance française en Alsace-Lorraine

Pour nos Soldats

Sous ce titre, le Bulletin des Armées de la République, distribué aux soldats qui combattent pour nos drapeaux, publie ce bel article de Clemenceau :

Le soldat de la France est, à sa frontière, équipé, armé, espéré, porté et de cœur chaut, prêt à la suprême détente de toutes ses énergies. Je l'ai vu partir, une espérance grave aux yeux, tout à la joie recueillie du chant intérieur qui annonce l'entrée dans le champ magnifique de la gloire française où il allait rejoindre l'histoire des aïeux. Souriant et résolu, maintenant il attend l'autre, celui que son Maître envoie pour conquérir de la terre de France à son usage d'Allemand, celui qui se plait au massacre des populations désarmées, celui qui fait brûler, piller, et ne connaît d'autre loi que l'instinct bestial de la cruauté.

Nos anciens ont vécu des siècles de misères, pour chercher, dans la morne souffrance, les voix obscures d'une société meilleure. On ne peut pas dire la déchéance des générations qui se sont succédées. Et voilà qu'il y a plus de cent ans, a éclaté, dans le monde, un grand cri de la France qui demandait justice et liberté. Et les peuples se sont levés à cette voix nouvelle, et la civilisation de l'homme moderne a été fondée : non sans de terribles luttes intérieures, et de grands combats contre l'étranger.

Aujourd'hui vit les pères de ceux qui sont aujourd'hui devant vous quitter leur Allemagne de servitude misérable, pour tenter de soumettre à leur propre joug cette France que leur chef menaçait d'exécution sommaire parce qu'elle annonçait l'espoir d'une nouvelle humanité. C'étaient des paysans, des paysans français de grand cœur et de grand sens. Mal équipés, souvent mal commandés, ils coururent aux armes, et sans qu'on sache bien comment, refoulèrent les meilleurs soldats de l'Europe, orgueil des armées ennemies.

Où, on ne sait pas scientifiquement comment c'est arrivé. Des écrivains discutent à dessein, et quelques-uns même affirment qu'aux termes de la loi, la victoire fut en fait de s'être prononcée pour nous contre les savants dans l'art de batailler. Et tout ou à raison l'étranger tourna le dos, pendant, et la France délivrée put proclamer qu'elle devait son salut, et la sauvegarde des grandes idées humanitaires, au courage de ses enfants.

Telle est l'histoire de nos aïeux, qui serait trop belle si tant d'héroïsme à la frontière n'avait été sinistrement accompagné des pires

violences de guerre civile que le monde ait jamais vues.

Et maintenant il arrive qu'un incroyable recommencement de la destinée nous remet face à face avec ces mêmes hommes d'Allemagne, qui, nous ayant surpris désarmés il y a quarante ans, jugent que l'heure est venue de nous achever. C'est pour maintenir le droit de la France à la vie que tous les hommes de France se retrouvent debout, côte à côte, corps et âme tendus sur leurs armes qui va nous affranchir à nouveau de l'étranger.

Tous unis, cette fois ; par conséquent, tous invinciblement forts. Toute haine abolie. La tradition des déshonneurs passés, nous ne nous en souvenons plus. Nous ne savons plus rien, sinon que nous sommes les enfants de la même France, et que cette mère de beauté, de grandeur, de vaillance a besoin de nous. Et elle a dit : « A moi ! » et nous nous sommes retrouvés frères, stupides d'avoir pu croire que nous étions ennemis. Et l'ardeur de ce premier élan est telle que nous nous trouvons autres, tout en étant les mêmes, et que nous ne pourrions jamais plus nous regarder obliquement comme autrefois.

Heureux soldats, qui représentez la France toute ! Plus heureux que ceux de l'an II, qui la rêverent ainsi, mais à qui ne fut point donnée la joie de la réaliser. Heureux soldats qui voyez, qui vivez la France unie pour un recommencement d'histoire, où les anciens forces, jailles de l'ancien tronc, vont recevoir bientôt, de vos mains triomphantes, la parole des branches nouvelles. Cette France là, vous la faites, heureux soldats des grands jours ! Vous la révélez dans sa splendeur en lui donnant votre corps, votre cœur, tout ce que vous avez reçu d'elle : le plus pur de vos fortes mains, une journée plus belle encore, puisée de cette France, douce et fière, que vous allez sauver des outrages de la barbarie, dont s'élever, par la haute vertu de votre solidarité fraternelle, une meilleure patrie des Français et des hommes, pour le bien de l'humanité.

Au soir de Valmy, un grand esprit, perdu dans l'armée allemande, frappé d'un trait de lumière au spectacle incroyable de la victoire des Français, annonça qu'un nouvel ordre du monde allait sortir de cette décisive journée. Et ce fut ainsi, heureux soldats, qui faites, de vos fortes mains, une journée plus belle encore, puisée de cette France, douce et fière, que vous allez sauver des outrages de la barbarie, dont s'élever, par la haute vertu de votre solidarité fraternelle, une meilleure patrie des Français et des hommes, pour le bien de l'humanité.

Qui, on ne sait pas scientifiquement comment c'est arrivé. Des écrivains discutent à dessein, et quelques-uns même affirment qu'aux termes de la loi, la victoire fut en fait de s'être prononcée pour nous contre les savants dans l'art de batailler. Et tout ou à raison l'étranger tourna le dos, pendant, et la France délivrée put proclamer qu'elle devait son salut, et la sauvegarde des grandes idées humanitaires, au courage de ses enfants.

Telle est l'histoire de nos aïeux, qui serait trop belle si tant d'héroïsme à la frontière n'avait été sinistrement accompagné des pires

Les Troupes françaises ont réoccupé Mulhouse

Paris, 20 Août.

(officiel)

En Alsace, notre situation demeure la même aux cols des Vosges.

En Haute-Alsace, nous avons occupé Guebwiller.

Après un combat très vif, nous avons enlevé à la baionnette un des faubourgs de Mulhouse. Six canons et six caissons sont restés entre nos mains.

Mulhouse a été réoccupé par nous.

En Lorraine, notre ligne s'étend de la région au nord de Sarrebourg, en passant par Morhange, jusqu'à Delme.

En Luxembourg, même situation.

En Belgique, à l'Est de la Meuse, les Allemands ont atteint la ligne Dinant-Neufchâteau.

Des forces importantes ont continué de passer la Meuse entre Liège et Namur. Leurs avant-gardes ont atteint la Dyle. Devant ce mouvement, l'armée belge a commencé à se retirer dans la direction d'Anvers.

A la Frontière de l'Est

Nos positions dans les Vosges

Paris, 20 août.

Nous avons maintenant la mainmise sur tous les plateaux qui s'élevaient entre les vallées de la Rotta et de la Seille. Nous possédons ainsi le couloir conduisant à Sarrebourg. Metz s'invoit doucement à la suite du développement méthodique de notre plan.

Nos turcos sèment la panique dans l'armée allemande

Le journal italien le Giornale publie une lettre de Saint-Louis (Alsace), datée du 17 août, disant que l'armée française est maîtresse de la Haute-Alsace et que les turcos sèment la panique dans l'armée allemande.

L'ardeur de nos troupes

Paris, 20 Août.

Interviewé, un officier de l'état-major a déclaré que l'attitude des troupes était au-dessus de tout éloge. Son ardeur, dit-il, est inconcevable. Nous lui demandons un effort, l'énorme sacrifice de tous les instants et nous sommes cependant obligés de modérer son ardeur.

Le bombardement de Pagny-sur-Moselle

Paris, 20 Août.

On sait que Pagny-sur-Moselle a été bombardé par les Allemands, vendredi 14 août. Un employé du chemin de fer qui arrivait de Pagny, où il habite avec sa femme et ses enfants, a raconté que deux avions allemands ayant été descendus par les Français, les Allemands prétendaient que les coups avaient été tirés par les habitants.

Une heure après, les premiers obus étaient tombés sur la ville. Sept maisons furent démolies, parmi lesquelles celle de l'employé de chemin de fer qui fait le récit, et celle de l'adjoint au maire de Pagny. Un obus tomba sur la maison d'école, bien que le drapeau de la Croix Rouge y fut arboré.

D'autres obus creusèrent des trous profonds dans les rues et dans les jardins. Un morceau de rail arraché par un projectile sur la voie fut projeté jusqu'au milieu de la ville.

Le bombardement dura environ une heure. Une soixantaine d'obus tombèrent sur la ville et ses environs. Ils étaient lancés par

Des aviateurs français lancent des proclamations en Alsace-Lorraine

Paris, 20 Août.

Des aviateurs français ont semé à profusion, en Alsace et en Lorraine, une proclamation imprimée sur papier léger en français au recto, en allemand au verso.

Cette proclamation fait l'historique de la situation diplomatique et militaire qui a suivi la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, et se termine par ces mots :

« Alsaciens et Lorrains, l'heure de la réparation est venue. « Demain, votre terre sacrée sera délivrée pour toujours du joug de l'impérialisme. « Vive l'Alsace et la Lorraine ! Vive la France ! »

La Guerre en Belgique

La situation

Bruxelles, 20 Août (officiel).

En ce moment, la situation générale sur le théâtre belge des opérations se présente comme suit :

Après avoir perdu beaucoup de temps et grand nombre d'hommes, ainsi qu'un important matériel, l'armée allemande est parvenue à gagner du terrain sur les deux rives de la Meuse, jusqu'au contact avec les armées alliées.

Les troupes allemandes qui sont au nord de la Meuse se composent de fractions appartenant à divers corps, dont l'effort principal s'est porté sur Liège, et que le temps a rendus disponibles. Il y a aussi de la cavalerie. Grâce à celle-ci, les Allemands ont pu faire beaucoup de bruit en s'étendant au Nord et au Sud.

De ce dernier côté, la cavalerie s'est heurtée aux troupes belges et aux troupes françaises, et elle a été repoussée.

Au Nord, au contraire, elle a eu le champ libre, et a pu pousser des pointes hardies par petites fractions pour pénétrer loin dans la campagne, et, en un mot, les Allemands ont pris « le moule » des positions belges.

Leur avoir fait perdre plus de quinze jours pour arriver à ce résultat, est tout à l'honneur de l'armée belge. Cela peut avoir des conséquences incalculables pour la suite des opérations.

Le développement normal de celles-ci, après le plan concerté entre les alliés, peut amener l'une ou l'autre armée à manœuvrer, c'est-à-dire à changer de position, afin d'améliorer les conditions d'ensemble.

Nous sommes à l'aise extérieure, là où ces manœuvres s'imposent presque toujours, soit pour la protection directe des positions, soit pour la protection indirecte des positions.

La mission de notre armée peut donc exiger quelle modifie ses positions primitives, grâce auxquelles elle a pu remplir complètement le premier rôle qui lui était dévolu, et consistant à gagner du temps.

Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter si l'armée fait un mouvement dans telle ou telle direction.

Les stratèges en chambre feront bien de s'abstenir de critiquer les dispositions prises dans ce but. Ils doivent bien se rendre compte que notre armée fait partie maintenant d'un ensemble de forces articulées, et se souvenir que les conditions stratégiques se sont complètement modifiées depuis que le contact est établi intimement à notre droite avec les alliés.

Il ne s'agit pas, actuellement, de manœuvrer ou de combattre seuls. La couverture de telle ou telle partie du pays, de telle ou telle ville, devient secondaire. La poursuite du but assigné à nos troupes dans le dispositif général devient prépondérante.

Ce but ne peut pas être dévoilé. Les esprits les plus avertis ne peuvent le deviner, étant donné le vague dans lequel restent, avec raison, les renseignements fournis au sujet des opérations.

On se bat sur tout le front s'étendant de Bâle à Diest. Plus il y a de contact entre les armées ennemies, et plus on se rap-

prochera de la décision, plus il faut s'attendre à voir tourner l'échiquier sur un point, alors qu'on est obligé de céder sur un autre. C'est chose parfaitement prévue pour des batailles qui se livrent sur des fronts aussi désarmés que ceux occupés par les grandes armées modernes.

En résumé, il ne faut pas penser seulement à ce qui se passe à nos portes. Le mouvement de manœuvre ordonné dans un but bien déterminé n'est pas nécessairement une retraite. Les combats livrés sur le front, ces jours derniers, ont eu pour résultat de rendre l'adversaire très circonspect.

Le retard apporté à sa marche est un grand avantage pour l'ensemble des opérations. Maintenant, il n'y a pas lieu de se laisser accrocher, en faisant le jeu des Allemands. Voilà la raison des mouvements qui s'exécutent.

Nous ne sommes pas battus, il s'en faut. Nous prenons nos dispositions pour battre l'ennemi dans les meilleures conditions possibles.

Une fois public veuille bien, à cet égard, faire crédit au commandement de l'armée qui reste calme et confiant. L'issue de la lutte ne paraît pas douteuse, et que les journaux s'abstiennent de parler des mouvements de troupes, le secret est essentiel pour la réussite des opérations.

Les Allemands dans le Limbourg

Bruxelles, 20 août.

Suivant le *Peuple*, les Allemands ont attaqué à nouveau Diest, avant-hier, dans l'après-midi. Ils semblent être revenus en force.

Suivant la *Dernière Heure*, après avoir mis la gare de Diest au pillage, les Allemands ont bombardé la ville dont les habitants se sont enfuis.

L'artillerie allemande aurait bombardé également Tirlemont.

Hier, une avant-garde allemande avait poussé une pointe avancée à proximité des positions belges et s'y était établie pour la nuit.

Un aviateur reconnut la position, dénonçant l'ennemi, et put prévenir le grand état-major.

De la cavalerie fut envoyée, et après quelques marches et contre-marches de l'infanterie les Allemands se retirèrent.

Le Combat d'Aerschot

Les Belges tiennent en échec les Allemands dix fois plus nombreux qu'eux

Gand, 20 Août.

Le combat d'Aerschot, hier, mercredi, a été très rude sur tout le front.

L'ennemi, rejeté la veille, a repris l'offensive.

Deux avions ennemis, volant très bas, surveillaient nos positions.

L'infanterie allemande, appuyée par l'artillerie et des mitrailleuses, a commencé l'attaque. Les troupes belges, malgré leur infériorité numérique, ont opposé à l'ennemi une résistance acharnée.

À 6 heures, la bataille était engagée sur toute la ligne.

Deux régiments belges, qui s'étaient déjà couverts de gloire à Liège, lors de l'assaut des forts, ont tenu pendant deux heures en échec des forces allemandes dix fois supérieures, et leur ont infligé des pertes considérables, mais ont éprouvé aussi de fortes pertes.

À 7 heures, la retraite commença, protégée par le commandant Gilson, qui eut le nez brisé par une balle et qui ne se replia que lorsque tous ses hommes eurent été mis hors de combat.

Un journaliste belge a vu, à Gand, le commandant Gilson, qui venait d'être sommairement pansé. Il lui offrit de être graphier à son père.

Le commandant Gilson refusa d'abord, puis comme on lui faisait remarquer que son père apprendrait sa blessure par les journaux, il y consentit, en ajoutant : « Télégraphiez à mon père que je suis à Gand et qu'il est inutile qu'il se dérange, je rejoindrai bientôt mon régiment. »

La France et la Suisse

Protestations contre les mensonges allemands

Zurich, 20 août.

Les journaux suisses de toutes langues protestent contre les bruits d'origine allemande, d'après lesquels des Suisses auraient été maltraités en France.

Le *Bund* publie une lettre de trois colonnes d'un Suisse revenant de Paris. L'auteur de cette lettre signale le vif courant de sympathie qui s'est manifesté en France en faveur de la Suisse, dès le début de la mobilisation.

Le *Journal de Genève* publie une lettre du consul de Suisse à Besançon qui fait un grand éloge de la façon dont sont traités les ressortissants des pays ennemis demeurant en France.

Bâle, 20 Août.

Le gouvernement allemand a interdit l'entrée en Allemagne de tous les journaux suisses, même de langue allemande.

L'Action Russe

Varsovie, 20 août.

Le calme le plus absolu règne dans toute la Pologne qui tient à montrer son étroite solidarité avec la Russie.

Plusieurs centaines de Polonais partent avec l'espoir de reconquérir Posen, qui est bien le berceau de la Pologne.

La nouvelle des succès français en Alsace, et celle de la formation des détachements de volontaires polonais à Paris soulevèrent un immense enthousiasme.

A la frontière allemande

Varsovie, 20 Août.

Un combat a eu lieu en territoire allemand, à Stalluponen (à l'ouest d'Eydtkuhnen). Les Allemands ont subi des pertes sérieuses.

Ils ont abandonné 8 canons et 2 mitrailleuses.

Saint-Petersbourg, 20 Août.

Les troupes russes ont occupé Gumbinnen, dans la Prusse orientale, après avoir repoussé les Allemands auxquels ils ont pris 12 canons et fait de nombreux prisonniers.

Saint-Petersbourg, 20 Août.

Près du village de Tcharoukoff, à 13 verstes de Lutsk, les troupes d'avant-garde russes ont bousculé une patrouille autrichienne qu'ils ont mise en déroute, tuant et blessant 60 hussards et faisant 120 prisonniers.

Saint-Petersbourg, 20 Août.

Un combat important a été livré hier à Stalluponen, 11 kilomètres à l'ouest d'Eydtkuhnen.

La première division allemande d'infanterie s'est retirée après avoir subi des pertes considérables et en laissant entre les mains des Russes huit canons et deux mitrailleuses.

À 100 kilomètres de rayon autour de Varsovie, il n'y a plus aucune cavalerie allemande.

Un communiqué du généralissime

Saint-Petersbourg, 20 Août.

L'état-major du généralissime fait le communiqué suivant :

Le 17 août, sur le front de la Prusse orientale, du côté de Wirballen, plusieurs colonnes russes ont pris l'offensive et ont passé la frontière. Un combat décisif a eu lieu sur ce front et a duré pendant les journées des 18 et 19 août.

À la fin de ce combat, les troupes russes ont occupé Lyck. La nouvelle d'un succès des Allemands sur ce front qu'une agence de Berlin a répandue à l'étranger, ne correspond donc pas à la vérité.

A la frontière autrichienne

Les Russes envahissent la Galicie

Saint-Petersbourg, 20 Août.

(Communiqué de l'état-major général, 17 août, 7 heures matin).

Une division d'infanterie autrichienne ayant repoussé nos éclaireurs, a attaqué Krasnik. Les Autrichiens déploieront trois régiments d'infanterie et quatre batteries d'artillerie. Après avoir reçu des renforts, les troupes russes repousseront l'ennemi et, opérant une contre-attaque, captureront six officiers et environ 250 soldats.

Le combat dura jusqu'à 7 heures 30 du soir. Pendant la nuit, les Autrichiens battirent rapidement en retraite. Leurs pertes sont très grandes.

Près de Gorodok, au nord-ouest de Goussatine, une division de cavalerie autrichienne, après un combat qui dura depuis cinq heures, s'est retirée en désordre, poursuivie par les cosaques.

Le 15 août, près de Stoyassow, on eut lieu quelques petites escarmouches. Un pont situé près de cet endroit a sauté.

La ville de Stoyanov est occupée par l'infanterie autrichienne.

L'artillerie russe l'a incendiée.

Saint-Petersbourg, 20 Août (communiqué de l'état-major).

Une colonne comprenant des forces nombreuses de cavalerie autrichienne et un détachement d'infanterie a été aperçue sur la route de Pinczye à Kielec.

À midi, la cavalerie russe a engagé le combat avec ces forces, près du village de Piaska.

La lutte a duré jusqu'au soir. Toutes les tentatives faites par l'ennemi pour avancer vers le Nord ont échoué.

Le même jour, près du village de Rybnitz, sur la rive droite de la Vistule, l'avant-garde de la cavalerie russe a eu un engagement avec un escadron autrichien. Elle a repoussé avec de grandes pertes jusque sur les frontières de Galicie.

Pendant le combat du 17 août, près de Bildersweitsch, situé entre Eydkuhnen et Stalluponen, les troupes russes se sont emparées de huit canons allemands, de douze caisses de munitions et de deux canons revoivers.

Saint-Petersbourg, 20 Août.

Entre Kielce et Dubno, sur la frontière de Galicie, plusieurs tentatives de cavalerie autrichienne ont été repoussées.

Le Pape est mort

Rome, 20 Août.

Le Pape est mort. Il a rendu le dernier soupir hier après-midi à une heure vingt exactement.

Les derniers moments

Vers onze heures du matin, le docteur Marchitava avait fait au malade des inhalations d'oxygène ; puis Mgr Zampini lui administra l'extrême-onction. Le pape s'efforça de lever les lèvres et regarda aux prières, mais il ne put parler. Après la cérémonie, il ferma les yeux et murmura : « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Quelques instants après, il rendit le dernier soupir, en présence du cardinal Bionetti et des sœurs du pape qui n'avaient pas quitté son chevet.

La chambre mortuaire

Le corps du pape repose sur le lit mortuaire comme au moment où il a rendu le dernier soupir. La figure est serène, les lèvres semblent en repos. Les bras sont croisés sur la poitrine et tiennent dans ses mains un petit crucifix. Autour de lui, quatre grands cierges sont allumés. Des gardes nobles en grand uniforme sont assis au pied du lit ; dans l'antichambre, se trouve un pliquet de gardes nobles.

En attendant l'arrivée du camerlingue, on dispose la salle du trône, qui sera transformée en chambre ardente. On dit que Pie X a exprimé le désir de ne pas être embaumé ; en tous cas, les volontés du souverain pontife seront scrupuleusement respectées.

À 10 heures du matin, le cardinal camerlingue della Volpe, qui se trouvait à Imola, est arrivé au Vatican. Il a été reçu dans la cour Saint-Damase par le maître de la chambre mortuaire et a pris possession du corps de Pie X en présence des cardinaux Cassetta, Gagliano, de Azévedo, Gotti, Ferrasi, Granito, Serafini, Bionetti, Merry del Val et Teuchi.

Le cardinal camerlingue a constaté la mort suivant les formalités rituelles. À 9 heures et demie, le docteur Amici, aidé des autres médecins du Vatican, avait fait au corps des injections conservatrices.

PIE X

Le Pape est mort. Il succomba à 79 ans, étant né à Riese, dans le diocèse de Trévise, le 2 juin 1835. Il avait été élu par le Conclave le 4 août 1903, succédant à Léon XIII, qui était mort quelques jours auparavant, le 21 juillet, âgé de 94 ans.

Joseph Sarto, qui prenait en accédant au trône de Saint-Pierre le nom de Pie X, avait eu jusqu'alors une carrière sans éclat. À 40 ans, il était encore simple curé de Salzano, Evêque de Mantoue en 1884. Il obtint en 1893 le patriarcat de Venise et la barrette cardinale.

On sait dans quelles circonstances il fut élu pape dix ans après, à la suite de l'exclusive prononcée par l'Autriche contre le cardinal Rampolla. Le cardinal Rampolla, dont l'élection eût été assurée sans cette opposition de Venise, était très sympathique à la France et il aurait été au Vatican un pape selon la tradition opportuniste de Léon XIII. À l'opposé de ces tendances qui

avaient fait écarter la candidature du cardinal Rampolla par l'Autriche, Pie X fut un pape intrépidement affirmé en même temps qu'un pape intrinsèque.

Cette intrinsèque du nouveau pape allait tout naturellement à favoriser en France les progrès de la politique de sécularisation et de laïcisation qui durant plusieurs

années donna lieu chez nous à des luttes si vives et si passionnées. Ce n'est pas l'heure de rappeler les divers épisodes de cette histoire, qui reste présente à tous les esprits. Bornons-nous à rappeler que la fameuse réforme de la séparation des Eglises et de l'Etat se trouva décidée dès le jour où la protestation de Pie X contre le voyage de M. Loubet en Italie fut rendue publique par la publication de la lettre. C'est aussi à cause de cette intrinsèque aveugle et obstinée du pape que toutes les tentatives entreprises par une grande partie de l'épiscopat français et par nombre de catholiques notables en vue d'atténuer les effets de la loi de séparation pour l'Eglise échouèrent.

A ce point de vue, on peut donc dire que Pie X aura été involontairement le meilleur auxiliaire de la libre pensée en France.

L'impression à Rome

Rome, 20 Août.

Le gouvernement fait publier la note suivante : « Aussitôt connue la mort du pape, le président du Conseil, M. Salandra, a donné des instructions précises afin que soient garanties la liberté complète du gouvernement provisoire de l'Eglise et celle des délibérations du Sacré Collège. »

Tous les magasins de la place Saint-Pierre sont fermés ; quelques-uns ont sur la porte une pancarte portant les mots : *Ferme pour cause de deuil mondial.*

Une foule de curieux stationne devant la porte d'airain, qui est hermétiquement fermée.

Les journaux, encadrés de deuil, publient de longues nécrologies du pape.

Le bombardement de Pagny-sur-Moselle

On sait que Pagny-sur-Moselle a été bombardé par les Allemands, vendredi 14 août. Un employé du chemin de fer qui arrivait de Pagny, où il habite avec sa femme et ses enfants, a raconté que deux avions allemands ayant été descendus par les Français, les Allemands prétendaient que les coups avaient été tirés par les habitants.

Une heure après, les premiers obus étaient tombés sur la ville. Sept maisons furent démolies, parmi lesquelles celle de l'employé de chemin de fer qui fait le récit, et celle de l'adjoint au maire de Pagny.

</

Trois convois de blessés arrivent à Marseille

Malgré la pluie, la population fait aux vaillants blessés une réception chaleureuse. — Mots de soldats. — Le buste du Kaiser La branche du cerisier de Lorraine

Les nombreuses personnes qui, hier, dès la première heure, avaient pris position sur la place de la gare Saint-Charles, ainsi que les jours précédents, pour y attendre des blessés, n'ont pas été déçues. Quelques-unes de ces personnes, des dames notamment, avaient passé la nuit dans les salles d'attente, croyant que le train d'évacuation arriverait dans la matinée. Mais la matinée passa et aucun convoi n'entra en gare.

Le personnel de la gare se sent mieux pour décider le public à ne pas persister, mais la présence de voitures ambulancières et d'automobiles rangées dans la cour indiquent nettement que des blessés étaient attendus. Donc, malgré la pluie qui tombait drue, la foule lentement accrue patienta.

A 1 heure, un train spécial composé de huit wagons vint se ranger sous le hall. Des midi et demi l'accès des quais était rigoureusement interdit. Le service d'ordre le montre très sévère ; seules quelques rares personnes, femmes ou journalières, munies d'autorisations spéciales, sont tolérées à l'intérieur des cordons de troupes qui entourent le trottoir de débarquement.

Les portières s'ouvrent sur un ordre d'un officier et les petits soldats descendant de leurs compartiments. Sauf de très rares que l'on transporte sur des brancards, tous peuvent marcher. Celui-ci a la tête emboîtée dans un coussin, celui-là est assis sur un brancard à l'intérieur d'une ambulance ; il n'a aucun pansement apparent ; il marche seulement avec difficulté ; une balle dans la jambe ou un saut de lit dans le dos, le bras en écharpe ; cet autre s'appuie sur une canne faite d'une branchette corcée.

A toutes les portières des wagons on a placé des bouquets de fleurs qui, malgré l'inverse et la longueur du voyage, sont en core très frais. En mettant le pied sur le sol, les blessés s'ébranlent et, ceux qui le peuvent, tapent des pieds pour se dégraisser les jambes. « On a des fourmis dans les bottes », s'exclame en passant près de moi un fantaisiste qui tient dans sa main une tablette de chocolat qu'on lui a offerte en route.

Sur la porte de l'ambulance les dames infirmières attendent nos glorieux écopés. L'une d'elles, coquette et jolie dans le blanc uniforme de la médecine, me met une jolie touche, accueille chaque arrivant d'un « Bonjour mon petit », vient par ici qu'on se restaure » qui fait chaud au cœur. Elle sourit de toutes ses dents blanches comme sa robe et se courbe de femme valet bien à lui seul un verre de bouillon. A l'intérieur, les hommes sont installés sur des fauteuils, qui sur des lits ; on les désaltère et les reconforte ; certains sont plus marris de la longueur du voyage que de leurs blessures.

Quand ils ont pris quelque repos, que leur pansement a été rétabli, ils partent dans les confortables voitures ambulancières et le public qui ne semble pas s'apercevoir de la pluie applaudit discrètement chacun de ces départs.

Un second convoi arriva vers 3 heures 30. A ce moment, la pluie faisait rage, une pluie de biais étendant un rideau gris sur la perspective qui s'étend au delà des voies. « Vilain jour pour une arrivée de blessés », fait remarquer un jeune officier major qui se multiplie de compartiment en compartiment. En outre et sans doute, les blessés gagnant l'infirmière ou les médecins les examinent paternellement en écoutant leur récit.

Mais voici que l'on s'écarte pour laisser passer une civière où un magnifique capitaine est allongé, blessé aux jambes. Une barbe abondante descend sur sa poitrine. Il regarde en souriant, à droite et à gauche, en tirant paisiblement les bouffées de sa cigarette. En passant, il salue respectueusement le groupe formé par ses chefs qui lui rendent son salut avec un sourire amical.

Je pense que cet officier doit avoir des choses intéressantes à raconter. Je le demande avec animation aux médecins, lui je demande où il a été blessé :

— A la cuisse, me répond-il narquoisement et spirituellement.

Un peu plus loin, j'aperçois un petit fantaisiste qui marche avec difficulté, ce qui ne l'empêche pas de brandir au bout du poing un objet blanc. C'est un petit buste du Kaiser nûte pris dans une école de Lorraine. Le brave petit soldat est fier de montrer ce trophée qui vraiment en vaut la peine et qu'un collectionneur paierait cher. Il le montre aux officiers et aux infirmières et le groupe en riant. Guillaume est en effet mal en point, du moins en effigie.

Malgré les mauvais temps, l'évacuation de ces blessés sur les hôpitaux se fait avec difficulté dans le minimum de temps, après qu'ils ont pris quelque repos à l'infirmier de la gare.

A 6 heures 15, un troisième train de blessés vient se ranger sous le hall d'arrivée. Besançon qui est un centre d'évacuation, il a laissé à Lyon près de 150 blessés allemands qui appartiennent au corps badois.

Un autre train de blessés allemands dont la tête est enveloppée, on a voyagé avec les « bosches » ; il y en a qui n'avaient pas l'air à leur naissance ; ils craignent une mauvaise réception ; on est très chic à Lyon pour eux, personne n'a manifesté.

Deux ou trois brancards, tous les autres marchent et assez rapidement. Un petit troupe le moyen de blaguer.

— Et nous qui nous figurons trouver du soleil à Marseille. De la pluie aussi ; on commence à en avoir marre !

Je lui demande ce qu'il a vu.

— Pas grand chose. Il fallait enlever une position. Nous tombons sur un retranchement fait de pieux et de fils de fer à chiens. Nous coupons le fil de fer et croyant en être quittes nous partons à la baïonnette, mais voilà qu'ils avaient creusé des tranchées bétonnées et des bombes éclatent. Un éclat le a éteint, on m'a emporté en arrière, mais j'ai su que la position avait été enlevée, tout de même.

Un autre, qui s'est battu dans la Haute-Alsace, me conte qu'il prit d'assaut une position sans tirer un seul coup de fusil, l'ennemi ne leur en laissant pas le temps, il le me montre dans le creux de sa main, des boutons d'uniformes allemands.

— C'est pas lourd, mais c'est toujours ça. Quand je retournerai je tâcherai de prendre un uniforme complet.

Comme on a vu le moral des blessés est excellent ; ils ne crèvent pas, mais ne sont point abattus, même ceux qui souffrent toujours encore le moyen de sourire et de faire des blagues dans ceux qui répondent à l'affirmer qui voulait le soutenir pour aller du wagon à l'infirmierie : « Laisse donc, j'ai besoin de me dégourdir un peu. » — A. N.

Ce que disent les blessés

La plupart des blessés qui ont été évacués hier sur Marseille et repartis dans les divers hôpitaux auxiliaires de toute ville ont participé à un des récents combats qui se sont livrés sur la frontière de Lorraine.

En dépit de la fatigue éprouvée par un voyage qui n'est pas de moins de trois jours, nos soldats blessés ont encore le sourire et c'est avec un entrain du meilleur aloi que tous nous donnent leur impression sur cette guerre commémorative.

« Les Allemands ? nous dit l'un. Allez ! ils ne sont pas si terribles que ça. Pour nous attaquer, il faut qu'ils soient en nombre, sans ça ils se défilent et comment ! Dans le combat de Mulhouse, dans ceux qui sont livrés, nous sommes allés avec moi, les casques à pointe occupés des positions qui, si nous les avions eues, auraient été inexpugnables. Nous les leur avons pris cependant sans même l'aide de l'artillerie. Ce sont de mauvais tireurs qui ont, en plus, une « frousse » terrible de la charge à la baïonnette. Dès qu'on parvient à s'en approcher qu'ils voient briller nos baïonnettes, ils se sauvent comme des lapins. »

« Cette impression de terreur qu'inspire aux Allemands la *Paris française*, tous les blessés sont unanimes à la reconnaître. Aussi bien ont-ils une entière confiance sur l'issue de la guerre :

« On peut être tranquille en France, déclare un d'eux. Les Allemands, nous les aurons ! »

« Cette opinion d'un simple soldat à bien quelque valeur, puisqu'elle reflète le sentiment général de ceux qui ont eu l'occasion d'être en contact avec l'ennemi. »

Mais il y a quelque chose qui nous paraît nécessaire de souligner et que nous sommes certains de reconnaître de notre indécision : c'est l'avis des blessés sur le service de l'infanterie, sur le service si complexe, si difficile du ravitaillement en campagne.

« Tous les soldats que nous avons approchés sont unanimes à reconnaître qu'ils n'ont jamais manqué de rien : »

« On ne tenait pas à nous faire maigrir ! nous dit l'un des blessés en souriant. Nous avons toujours été bien nourris. »

« Il n'en faut pas plus quelquelquefois — nous pourrions même dire toujours — pour gagner des batailles. Aussi avons-nous quelque droit d'être un peu jaloux de notre infanterie qui constitue un des principaux éléments qui nous permettent d'espérer le succès de nos armes. »

« On maintient, pour finir. Parmi les blessés, il s'en trouve un, hier, qui, légèrement atteint à la jambe, ne voulait, en aucune façon, être soutenu par les infirmières au moment de son arrivée à l'hôpital. Appuyé sur la branche de cerisier dont il se servait comme d'une canne, notre pioupou faisait son possible pour ne pas botter. Il vint donc tout seul à la visite, puis toujours appuyé sur sa canne, il regagna le train. »

Mais notre pioupou n'avait pas lâché son bâton.

« Vous pouvez le quitter, lui dit gentiment une des dévouées infirmières du Croix-Rouge. Vous n'en avez plus besoin maintenant. »

« Que je quitte mon bâton ! s'exclama le soldat. Ah ! si j'avais le vôtre, j'en ferais un territoire ennemi, en Lorraine, et je veux le garder. Il ne me lâchera plus. »

« Est-il besoin de dire que le désir du brave soldat fut aussitôt exaucé ? Et après de son lit, tout contre, fut pieusement déposée une branche de joli cerisier qui avait fleuri dans notre chère Lorraine et que le blessé tenait à conserver en souvenir. »

« Une fois considérable ne cesse de défilé devant cette prise. »

Dix-huit autres canons pris ce matin sont attendus à Belfort demain matin avec une colonne de 600 prisonniers allemands.

Exploits d'aviateurs français

Paris, 20 Août.

Un avion français rencontrant une division de cavalerie allemande, a jeté sur elle des projectiles qui ont mis dans ses rangs le plus grand désordre. Les aviateurs et l'appareil sont rentrés sains et saufs.

Un autre avion ayant dû, après avoir été canonné, atterrir en Belgique, dans une région occupée par des troupes allemandes, les deux aviateurs ont réussi à se cacher de 8 heures à 20 heures, dans un bois et à regagner Dinant la nuit venue.

Le pilote d'un autre appareil a été blessé d'une balle. L'officier observateur a réussi à ramener l'appareil et le pilote.

Les relations commerciales franco-américaines

Paris, 20 Août.

M. Thomson, ministre du Commerce, a reçu M. Pelletier, président de la Chambre de Commerce de Commerce de Paris, et ses collègues, MM. Schöninger et Branch. Ces messieurs ont exprimé le désir qu'avaient un grand nombre d'Américains de faire des commandes importantes à notre commerce et à notre industrie, mais ils étaient arrêtés par l'impossibilité ou se trouveraient certains de nos fabricants de faire travailler ou de faire transporter les marchandises à destination. Ils ont ajouté que, par suite des difficultés dans la correspondance postale, ils hésitent à lancer des commandes sur le compte desquelles ils n'étaient pas fixés.

M. le ministre du Commerce leur a répondu que des améliorations très sérieuses allaient être apportées au régime du transport des marchandises et que les expéditions des centres de fabrication représentaient progressivement leur cours normal.

En ce qui concerne les relations postales, il a indiqué que chaque jour, il prendrait des dispositions pour que les courriers deviennent plus réguliers. De plus, il a offert à ces messieurs de faire vérifier par ses services si les commandes étaient arrivées à bon port et si les marchandises étaient en cours de fabrication ou en cours de route.

Au point de vue crédit, il a fait observer que la Banque de France allait consentir de plus en plus grandes facilités d'escompte et que le gouvernement avait le ferme désir de limiter encore les effets du moratorium Enfin, M. Thomson a remercié les représentants de la Chambre de Commerce américaine de s'employer, dans les circonstances actuelles, à développer les échanges entre la France et les Etats-Unis. C'est une tâche très louable qui répond à la fois à l'intérêt bien entendu des deux Républiques et à leurs anciens rapports d'amitié.

La Situation au Maroc

LE PLAN DU GENERAL LYAUTEY

Rabat, 20 Août.

Le résident général a adressé par radiotélégramme au colonel Laverdure, commandant de la place de Khenifra, qui reste la position la plus avancée de notre occupation contre les masses berbères, l'ordre du jour suivant :

« Je suis de tout cœur avec la garnison de Khenifra et son chef. Je me rends compte de l'effort extrême qu'elle doit donner, et de toute la force de résistance morale et matérielle qui lui est nécessaire, j'ai déjà signalé au gouvernement que c'est grâce à elle que la France et les Etats-Unis ont pu obtenir la liberté de mouvement des troupes envoyées en France pour la défense nationale à laquelle elle contribue aussi de la façon la plus efficace et la plus héroïque. Je suis sûr qu'elle maintiendra haut et ferme, jusqu'au bout, le drapeau qu'elle a planté le 10 juin. — Signé : LYAUTEY. »

Rabat, 20 Août.

Le général Lyautey, en décidant de n'abandonner aucun poste avancé sur le front des Zaïans et au Sud de la ligne Taza-Fez, a pris la mesure la plus efficace contre les éventualités qu'on doit toujours envisager au Maroc.

Si la situation d'ensemble se maintient bonne au Maroc, c'est en raison des mesures adoptées, dont la plus opportune est de garder toutes les positions conquises sur l'avant. Pour les populations indigènes impulsives, tout abandon, même momentané, de ces positions équivalait à une faiblesse et eût été considéré comme un recul, qui, dans les circonstances actuelles, pouvait comporter des conséquences redoutables.

L'ordre du général qui relate la présente dépêche, en maintenant haut le moral des troupes de la garnison de Khenifra, quotidiennement attaquée par les dissidents Chleus, et celui des colonnes mobiles Garnier, Duplessis et Claudel dans le cercle commandé par le général Henrys, est la juste récompense des efforts donnés par ces vaillantes troupes.

Mort du général des Jésuites

Rome, 20 Août.

Les journaux annoncent que le père François-Xavier Wernz, général des Jésuites, est mort cette nuit. C'était un Allemand dont tous les efforts avaient tendu à ménager à son maître Guillaume les sympathies du Vatican.

En Belgique

(Communiqués officiels)

La cavalerie allemande arrive à Bruxelles

Paris, 20 Août.

La cavalerie allemande a occupé Bruxelles. D'importantes colonnes poursuivent leur mouvement de ce côté.

L'armée belge se retire sur Anvers sans avoir été accrochée par l'ennemi.

L'armée belge et le camp retranché d'Anvers

Bruxelles, 20 Août.

Conformément au plan de défense arrêté depuis de longues années, l'armée de campagne belge s'est retirée sous le camp retranché d'Anvers après avoir remporté brillamment les diverses missions que lui dictait la situation stratégique : défense vigoureuse, qui continue des forts consistant les têtes de pont de Liège, arrêt pendant deux semaines des troupes allemandes au passage de la Meuse. L'armée belge prend aujourd'hui, par rapport à l'armée allemande, qui vient de le déborder par son nombre, une position de flanc redoutable pour ses adversaires, en raison de la forme du camp retranché d'Anvers, et d'autre part de la mobilité des troupes belges appuyées sur cette position.

Le rôle d'Anvers, dans la défense de la Belgique, est double. C'est un formidable camp retranché, organisé d'après les règles les plus modernes et apte à une défense indéfinie. C'est aussi, et surtout, dans les circonstances actuelles, une base d'opérations. De la base d'Anvers, l'armée belge peut, en effet, menacer le flanc d'une armée allemande pénétrant en Belgique, et concourir efficacement aux opérations des armées alliées ; c'est probablement le cas actuel.

La défense d'Anvers se compose de trois enceintes, à l'efficacité desquelles s'ajoute la possibilité d'inondations importantes. L'enceinte fortifiée de 1859 existe toujours ; elle a été abattue sur certains points seulement afin de permettre à la ville de se développer, mais elle peut encore rendre de grands services. Il est vrai que les deux autres enceintes suffisent largement à protéger la position.

La ceinture intérieure d'aujourd'hui est l'ancienne ceinture extérieure. Elle comprend, sur la rive gauche de l'Escaut, plusieurs forts, construits de 1835 à 1850 et renforcés depuis lors, et dont le rôle est restreint avec des communications bien assurées sur la rive droite de l'Escaut. La ceinture comprend des forts très puissamment outillés, complétés par des redoutes et réunis en 1907-1908, en exécution de la loi de 1906. Une troisième ceinture, dont les éléments sont situés à une distance de la ville variant de 10 à 20 kilomètres, a été construite ; elle constitue l'un des plus formidables camps retranchés.

Sur la rive gauche comme sur la rive droite de l'Escaut, une trentaine de gros ouvrages forment cette ceinture, que complète une zone d'inondations de plusieurs kilomètres carrés et qui s'appuie sur de fortes lignes d'eau : Escaut, Rippel, Nèthes ; coupées d'artillerie, force motrice, projecteurs, tout l'armement de ces ouvrages est exclusivement moderne.

Dans la direction de Bruxelles, la ceinture extérieure commande de son feu la campagne jusqu'à Malines. Pour faire le siège du camp retranché d'Anvers, il faudrait immobiliser des forces extrêmement importantes pendant des mois et amener un matériel de siège considérable. Tout permet de croire que les Allemands n'aborderont pas cette entreprise et que les Allemands seront forcés de se couvrir contre les opérations de l'armée belge qui, intacte grâce à son habile repliement et grâce de la garnison d'Anvers, a toute liberté d'opérer sur les flancs de l'armée allemande.

Il convient d'ajouter que les forts de Liège tiennent toujours et, plus encore, que les forts de Namur n'ont pas été attaqués. Or, les forts de Namur, aussi puissants que ceux de Liège, ont depuis quinze jours renforcé leurs moyens de défense. En outre, la position fortifiée se trouve à grande proximité des troupes françaises.

Il résulte de ce qui précède que, dans leur marche en avant, les armées allemandes seront prises entre la position de Namur et

la position d'Anvers qui semblent, à vol d'oiseau, être éloignées l'une de l'autre de 60 kilomètres seulement.

Un communiqué anglais

Londres, 20 Août.

Le bureau de la Presse annonce qu'en raison des forces supérieures qu'elle a devant elle l'armée belge s'est retirée. Il ajoute que les communications avec Bruxelles sont devenues difficiles depuis ce matin de bonne heure.

« L'armée belge, dit-il, a rempli admirablement sa tâche, qui consistait à arrêter la marche en avant de l'ennemi et de permettre aux alliés de compléter leur concentration sans être gênés. »

La retraite des troupes belges était attendue depuis quelques jours et fut nécessaire par la situation stratégique.

Le bombardement de Cattaro

Rome, 20 Août

Le « Corriere d'Italia » a reçu, à la date du 19, de San-Giovanni di Medua, l'information suivante :

Ce matin, a eu lieu une action combinée des flottes alliées et des forts monténégrins du mont Lovcen contre les forts autrichiens de Cattaro.

Le succès de cette nouvelle attaque a été considérable.

Un des forts, le fort Opta, a été détruit et la plupart des autres mis hors d'emploi.

Les atrocités allemandes

Paris, 20 Août.

Le gouvernement de la République française a l'honneur de porter à la connaissance des puissances signataires des conventions de La Haye, les faits ci-dessous exposés, qui constituent, de la part des autorités militaires allemandes, une violation des conventions signées le 18 octobre 1907, par le gouvernement impérial allemand :

Suivant rapport du 10 août 1914, transmis par le général commandant en chef l'armée de l'Est, les troupes allemandes ont achevé un nombre important de blessés par des coups de feu tirés à bout portant dans le visage, ainsi que peut en faire foi la dimension de la blessure. D'autres blessés ont été piétinés intentionnellement et labourés à coups de bâton.

À la date du 10 août, les fantassins allemands, des Bavariens, ont, dans la région de Barbas, Harbouey, Montigny, Monreux, Parux, systématiquement incendié les villages qu'ils ont traversés, alors que durant l'action, aucun tir d'artillerie, de part et d'autre, n'avait pu provoquer d'incendie. Dans la région ils ont obligé les habitants à précéder leurs éclairages.

Suivant rapport du 11 août 1914, transmis comme ci-dessus, les troupes allemandes brûlent les villages, massacrent les habitants, font marcher devant eux les femmes et les enfants pour déboucher des villages sans le camp de bataille (à Billy notamment dans le combat du 10 août), ils achèvent les blessés et tuent les prisonniers.

Le gouvernement de la République, en présence de semblables procédés, que réprouve la conscience universelle, laisse aux puissances civilisées l'appréciation complète de ces faits criminels, qui déshonorent à jamais un bellégerant.

Echange de Télégrammes entre George V et M. Poincaré

Paris, 20 Août.

Le président de la République a reçu du roi d'Angleterre le télégramme suivant à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance :

« Son Excellence le président de la République Française, Paris. »

« Je désire vous faire parvenir, à l'occasion de l'anniversaire de votre naissance, mes vœux sincères et mes cordiales félicitations. »

« J'ai la ferme conviction que le succès favorisera les armes de nos deux peuples dans une grande lutte que nous soutenons contre un ennemi commun, et que de concert avec nos autres alliés, nous continuerons la guerre jusqu'à une issue satisfaisante. »

Signé : GEORGE, *rex-imperator*.

M. Poincaré a répondu :

« Je remercie Votre Majesté de ses souhaits cordiaux et je la prie de recevoir la nouvelle assurance de mon amitié, j'ai la même confiance que Votre Majesté dans l'issue de la guerre qui nous a été imposée et que nous poursuivons avec le concours de l'Angleterre et de nos autres alliés jusqu'à la victoire définitive du droit et de la civilisation. »

Raymond POINCARÉ.

Aux Etudiants qui combattent

Paris, 20 Août.

Les étudiants qui font si bravement le coup de feu aux armées ont pu se demander parfois quels seraient les effets de l'interruption des études sur la carrière de ceux que la défense nationale écarte momentanément des travaux de nos Facultés.

Le gouvernement n'a pas négligé ses devoirs à l'égard de cette vaillante jeunesse universitaire.

Si l'intérêt national lui a fait une obligation de prévoir à la date normale la réouverture des établissements d'enseignement supérieur, son affection et sa haute sollicitude pour les étudiants qui sont sous les drapeaux lui commandaient les décisions prises à sauvegarder leurs intérêts profondément légitimes.

Le ministre de l'Instruction Publique a prescrit, à cet égard, un ensemble de mesures qui seront ultérieurement détaillées, mais qui dès maintenant permettent de donner l'assurance que, soit par l'octroi d'inscriptions cumulatives, soit par l'institution de cours, conférences, exercices pratiques organisés à leur intention, soit par des sessions spéciales de concours et d'examen, nos étudiants

dians de retour dans la patrie victorieuse n'auront à subir aucun retard préjudiciable à leur carrière.

L'Espagne ne devrait pas rester neutre

Madrid, 20 Août.

Le « Diario Universal » publie un article signé X..., dans lequel l'auteur qu'on croit être le comte de Romanones, ancien président du Conseil, proteste contre la neutralité de l'Espagne et demande qu'elle intervienne dans la lutte en faveur de la Triple Entente.

Cet article produit une grande sensation.

Le Japon et l'Allemagne

L'ambassadeur japonais va quitter Berlin

Berlin, 20 août.

Le départ de l'ambassadeur japonais est proche. Des agents gardent l'ambassade et le Club Japonais à Berlin.

Tous les étudiants japonais ont quitté les universités et l'Allemagne.

« La *Vossische Zeitung* écrit, sur l'ultimatum japonais : « Une déclaration de guerre de plus n'épouvante pas l'Allemagne, et l'action des Japonais en Europe est sans importance. »

Stockholm, 20 Août.

« A Berlin la population est très excitée contre les Japonais. L'ambassade du Japon s'occupe activement d'envoyer ses nationaux hors d'Allemagne. »

« On assure que les cercles gouvernementaux envisagent les événements d'Extrême-Orient avec calme. On déclare qu'il est impossible à l'Allemagne de céder un pouce de ses territoires en Chine. »

« On accuse l'Angleterre de manœuvres perfides et on la rend responsable d'avoir poussé la race jaune contre l'Allemagne. »

C'est Guillaume II qui a fait attaquer Liège

Christiania, 20 Août.

La « Correspondance du Nord » affirme que c'est l'empereur lui-même qui ordonna d'attaquer Liège, dès le début de la campagne. Le général von Emmich, ajouta-t-elle, n'est pas responsable de cette opération.

La marche en avant des Monténégrins

Rome, 20 août.

La marche en avant des Monténégrins en Bosnie se poursuit avec succès. Hier, des aéronaves autrichiennes ont survolé le mont Lovcen et ont bombardé, sans résultats, les forts monténégrins.

Les corbeaux mangeront les corps des cosaques

Saint-Petersbourg, 20 Août.

Dans tous les combats les Allemands laissent sans les enterrer les corps des cosaques tués, disant que les corbeaux mangeront leurs cadavres.

« A ce propos, la *Novoje Vremia* s'adresse à tous les cosaques et leur dit : « Sachez comment les Allemands traitent leurs ennemis, même morts ! »

Les troupes allemandes ignorent la situation

Chalon-sur-Saône, 20 Août.

Un officier allemand blessé, de passage dans un train sanitaire à Chalon, s'étant étonné que la France et la Belgique eussent déclaré la guerre à l'Allemagne, on lui fit lire les journaux français, et il s'écria alors à voix haute : « Nous avons été tous trompés de façon odieuse. Toujours on nous a dit le contraire. »

Tirages Financiers

VILLE DE PARIS 1910. — Le numéro 155.021 gagne 100.000 francs.

Le numéro 513.154 gagne 10.000 francs.

Les 58 numéros suivants gagnent chacun 1.000 francs :

1.000 francs : 85.110 230.442 325.320 371.113 78.754 373.515 325.840 335.416 241.435 32.680 178.357 505.960 124.649 139.783 424.510 521.790 218.841 551.433 114.984 494.396 88.847 427.292 218.942 420.306 142.000 371.680 77.574 43.774 163.198 400.576 216.750 294.052 144.571 513.073 296.506 142.754 528.696 165.948 97.254 195.550 158.003 90.005 251.322 130.181 387.245 383.843 579.150 415.430 111.300 433.854 144.394 531.572 282.980 289.259 214.903 497.426 93.863

REMEREIEMENTS ET AVIS DE MESSE

M. et M^{me} Antoine Augé ; M^{me} Joséphine Augé ; M. Edmond Thom, remercient leurs parents et amis de témoignages de sympathie qu'ils ont reçus à l'occasion du décès de M^{me} Marie veuve AUGÉ, et leur prient d'assister à la messe de sortie de deuil qui sera célébrée le samedi 22 du courant, à 11 heures, en l'église Saint-Charles (rue Grignan), pour le repos de l'âme de M. Gamille BRION.

AVIS DE MESSE

M. Maurice Brion, M. Raoul Brion, M^{me} Gabrielle Vayssettes, née Brion, M. le Docteur Vayssettes, M. Marcel Brion, prient leurs parents, amis et connaissances d'assister à la messe de sortie de deuil qui sera célébrée samedi 22 du courant, à 11 heures, en l'église Saint-Charles (rue Grignan), pour le repos de l'âme de M. Gamille BRION.

ERRATUM

Dans l'avis de décès de M^{me} BABELAY-PHROD a été omis la famille Luquet, de Toulon.

AVIS DE DECES

M^{me} veuve Eléonore Sauvan, née Silvestre, M^{me} Hilarie, Marie et Anna Sauvan ; les familles Silvestre, Rajstet, Josuan et Issarsonne de M^{me} Marie-Françoise FERU, leur sœur, tant et de la partie civile qu'elles viennent d'éprouver en la personne de M. Frédéric SAUVAN, leur époux, père, cousin et ami, décédé dans la 63^e année de son âge. Ses obsèques auront lieu aujourd'hui vendredi, à 10 heures du matin, 159, boulevard de la Blancarde.

M^{me} veuve Honorine Jean, née Ferrus, M^{me} Thérèse Ferrus, M^{me} Agostini, née Jean ; MM. Henri et Edmond Jean, chef mécanicien et commissaire aux Messageries Maritimes ; M. Antoine Agostini, M. Edmond Agostini, M. et M^{me} Firmin Jean, M. J. Jean et M^{me} Jean, ont le doubleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de M^{me} Marie-Françoise FERU, leur sœur, tante, cousine et alliée, décédée à l'âge de 64 ans, munie des Sacraments de l'Eglise, et vous prient d'assister aux obsèques qui auront lieu aujourd'hui vendredi, 21 août, à 2 heures du soir, 6, place Sadi-Carnot. On ne reçoit ni fleurs ni couronnes. Le présent avis tiendra lieu de lettre de faire part.

L'héroïsme de nos Soldats et la

